

Jean-Yves Briend propose une série de vingt photos de paysages urbains de Marseille sud. Des compositions en volumes simples, très géométriques – beaucoup de lignes, de carrés, de rectangles – souvent prises en contre-plongée pour accentuer l'effet d'écrasement dévolu au ciel et à la mer ; pas beaucoup de « biomorphisme ».

Si l'on choisit une approche phénoménologique, on demandera : comment sont-ils, ces paysages, si on les décrit ?

Disons qu'ils sont désolés... d'être là, ou presque : bâtiments aux murs plus ou moins dégradés, bétons brisés et fissurés, containers rouillés, toits de tôle, routes désertes, avec souvent la mer ou le ciel, c'est-à-dire l'immensité sans forme, pour limite. L'ensemble ne dégage pas une franche gaieté. Heureusement que c'est en couleurs, comme aurait dit ma grand-mère.

Bref une impression post-apocalyptique, renforcée ou étayée par la quasi-absence d'être humains. Aucun personnage au centre du regard : quelques silhouettes, souvent toutes petites ou vues de dos, ou bien floues, mais c'est tout. Parfois des artefacts dérisoires soulignent cette humanité en retrait : des poupées sans enfants, un banc sans personne dessus, des bateaux sans capitaine, une chaise sans dossier.

Une seule photo, la première de la série, présente un personnage, le seul être humain qui soit objectivement un sujet, le seul à faire face au soleil (il porte des lunettes noires), le seul qui ne semble pas perdu dans un paysage trop grand pour lui, témoin singulier d'une présence évanouie, sorte de vestige, ou peut-être d'avertissement.

Le titre ou la légende de cette photo est : « Découper selon les pointillés », qui est précisément le titre de l'expo. Cette photo peut donc être considérée comme une sorte de clé. Elle invite à découper, et donc à choisir, l'une ou l'autre partie de la photo. **À supprimer toute présence humaine ou au contraire à faire le choix de l'humain.**

Elle interpelle donc le regard et sollicite une décision : faut-il sauver l'humain ? Et comment ? La rareté de l'humain semble le terme d'un processus de disparition ou d'ellipse dont nous sommes invités à rechercher la cause dans les images. On peut en avoir une idée à travers les nombreux indices signifiants qui ne sont pas les images, mais qui s'incrustent dans les images, qui s'insinuent jusqu'à en parodier les formes, et qui se présentent comme des commentaires ironiques de cette disparition.

Qui commente ? L'esprit malicieux et retors du photographe, sans doute.

Jetons donc un œil à ce que dit cet œil dans son désir, peut-être, de nous donner de bonnes raisons d'attendre – d'espérer ? – la disparition de notre espèce :

Sur la photo 2, en contre-plongée, un bâtiment en dessous duquel un petit personnage, dans une posture désormais familière, consulte son portable, et envoie probablement un mail si l'on en croit les mentions et le titre « send », envoyer. Une bouteille à la mer ?

En 3, une silhouette de dos avachie sur un terrain vague face à la mer et au ciel. Probablement le titulaire du contrat dont les mentions barrent le ciel en perspective et dont la photo constitue le relevé. De quel type de contrat s'agit-il ? Peut-être un contrat d'assurance-vie, auquel cas le mot « échéance », placé au centre aurait un sens tout particulier... photo métaphysique s'il en est !

En 4, un toit de tôles avec un compresseur de climatisation et quatre pots de plantes rases. En face la mer et quatre petits personnages qui jouent dans l'eau. Une ligne pointillée avec la mention administrative suivante : « remplir le coupon ci-dessous et l'envoyer sous pli affranchi au tarif en vigueur ». Un coupon est un bon de réduction pour l'achat d'un bien ou d'un service : allusion au

tourisme de masse ?

En 5, une plage, deux personnes assises vues de dos, un parasol, au premier plan un verre d'une boisson inventée par Johann Schwappe en 1783. En haut, dans le joli ciel, les conditions générales d'utilisation du logiciel et en bas un numéro de série (S/N : serial number). Vacances formatées en 3D ?

En 6, une route déserte, un banc vide et un mur. Une ligne blanche comme une barrière avec des mentions d'identité : « nom prénom date et lieu de naissance ». La mention « nationalité » titre l'ensemble. On se demande si la silhouette encapuchonnée façon « jeune des banlieues » pourra jamais franchir cette limite.

En 7, un mur d'immeuble, toujours la mer, un tout petit bonhomme en paddle. La mention placée dans les pointillés invite à déposer une « candidature » pour participer à deux prix. La mention est ironique : on n'est pas « candidat » à un tirage au sort, mais à un poste ou à une fonction. Mais l'important reste de participer...

En 8, un mur tagué contre un ciel gris. Au premier plan une chaise sans dossier. Les mentions sont celle d'une carte d'électeur dont le titulaire est parti sans laisser d'adresse ni de signature. Son dossier a pu disparaître (« signature du titulaire »).

En 9, dans une composition parfaitement géométrique, la verticalité d'un mur d'immeuble affronte l'horizontalité écrasante du ciel et de la mer. Un petit balcon s'avance comme une érection timide, personne dessus. « Était-ce utile ou pas ? » demande la vignette dans le coin en haut.

En 10, un mur sur un toit d'où dépassent des tubes métalliques, avec la mention « ouvert ». Nous sommes incités à prendre une décision : vider ou non la corbeille (« empty trash »). Peut-être y a-t-il des gens dans cette poubelle...

En 11, deux poupées et un cintre sur un mur, avec en fond une plage. La mention « cachet du magasin » et les Conditions Générales de Vente en bas.

En 12, un rocher avec une inscription injurieuse et obscène concernant un certain Robert et sa femme ; autour du cadre, un rappel de la charte de modération des commentaires publics.

En 13, un container rouillé, symbole de la consommation mondialisée, gros paquet cadeau en acier venu d'on ne sait où. Les mentions sont celles du packaging : ouverture facile, tirez ici pour ouvrir, ce sont des arguments publicitaires pour des produits, en général alimentaires, ici contredits par l'aspect coffre-fort du container. Tout le monde ne se nourrit pas de la mondialisation.

En 14, un mur de béton dont l'arrondi massif s'abîme dans la mer. Le texte suit la direction déclinante de la courbe et se commente lui-même : « la direction décline... toute responsabilité ».

En 15, une baraque en tôle rouillée, une ligne de lampadaires identiques, comme des antennes téléchargeant différentes versions d'un même logiciel (« Version »).

En 16, un escalier, un mur en béton, un grillage ; la mention est un article tiré d'un règlement intérieur d'établissement, et stipule que « l'accès par la rue du Temple est réservée au personnel de l'établissement ».

En 17, un bâtiment lépreux, derrière un mur. On imagine que l'accès en est aussi compliqué que celui de l'Environnement Numérique de Travail (ENT) d'Aix-Marseille Université où Jean-Yves,

Marie-Laure et moi-même travaillons, ENT pour lequel l'identifiant et le mot de passe définissent et enferment l'individu dans la solitude du chiffre, sans aucune communication possible puisque « ceux-ci sont strictement personnels et ne peuvent être transmis à personne ».

En 18, une route déserte, un mur avec un grillage défoncé ; une ligne blanche avec la mention « reproduction interdite ». Sont-ce les lignes qui ne doivent plus être reproduites ? Ou est-ce l'explication de l'absence de tout être vivant, du moins de ceux qui savent lire ?

En 19, un arbre et une façade d'immeuble. On demande si le sexe est masculin ou féminin. Car oui, à la différence des anges, les arbres peuvent avoir un sexe. Celui de la photo cultive l'ambiguïté d'un tronc vigoureux allié à une fourche vulvaire du plus bel effet. Est-ce un pin ? Est-ce une p... ?

Sur la photo 20 qui clôt la série – enfin, peut-on être tenté de dire avec un soupir de soulagement – un muret délabré ; sur la terre meuble, des traces de pas, vestiges d'une présence. La mention « Quit » légende la photo : *quit*, quitter – sa session d'ordinateur – désert – son poste – abandonner – la partie : enfin, oui, enfin !

Car les commentaires sur les photos accentuent l'impression de déshumanisation et renvoient l'image d'un monde plutôt écrasant. L'ouverture du ciel et de la mer, immensités d'ordinaire libératrices dans notre imaginaire du voyage, constituent ici non pas une promesse d'élévation ou de voyage mais une dure limite, qui accuse le caractère dérisoire de nos vies, inadaptées à cette brutalité quasi minérale que nous renforçons par nos artifices ; Marseille... comme un bloc de béton, monolithique. Désireux de croire en l'illusion de notre contrôle, nous construisons toujours plus de murs, de limites, et les stratégies que nous déployons pour nous soustraire à notre propre enfermement consistent à faire passer pour de la liberté les conditions mêmes de notre aliénation : la nation, le droit, la consommation, les règlements, les lois, les réseaux, les écrans, tout cela qui nous enferme et n'ouvre plus qu'à la nostalgie d'un grand large devenu inaccessible.

Il faut toutefois se garder de penser que nous avons affaire ici à une forme de nihilisme, puisque le photographe a su demander l'ouverture d'une fenêtre à travers laquelle passer pour fuir l'écrasement par les images et donner leur mode d'emploi : il suffit d'ouvrir les yeux différemment pour voir apparaître du texte et du sens dans lesquels la vie elle-même prolifère, avec la profusion des formes qui s'engendrent. L'humain était là, réfugié entre les lignes de Marie-Laure, planqué au détour des turpitudes débridées et des folies douces, alimenté par un bouillonnement organique.

Aussi le texte accompagnant la photo 15 porte-t-il ce titre : « Lettre de qui a écrit à qui a photographié ». L'écrivaine y apostrophe le photographe et termine par ces mots, en ultime commentaire des commentaires, en glose radicale qui referme sur elles-mêmes les images et rouvre l'horizon : « **J'ai la vie à célébrer, nonobstant** ».

Pascal Taranto, Marseille, décembre 2019.